23 Juin 1966

Notre dernière réunion de cette année. J'ai tenu à ce que ce soit un séminaire dit fermé, c'est-à-dire ce moment ou ce lieu où j'ai manifesté, cette année, le désir d'entendre, en somme, un certain nombre de réponses éventuelles à ce que je peux être amené à vous avancer dans mes cours.
C'est une entreprise qui ne s'est pas révélée, cette année, trop hasardeuse. Néanmoins, nous avons failli, pour cette dernière réunion, n'avoir peut-être pas l'ensemble de ce que j'attendais : certains, qui avaient manifesté expressément le désir d'être présent par la parole à un de mes séminaires de cette année se sont trouvés - comme il arrive à des psychanalystes, toujours très occupés - se sont trouvés un peu pris de court.
Bon. Là-dessus, j'ai eu une bonne surprise. On m'a apporté, au dernier moment, un texte sur - vous allez le voir - un livre qui me paraît très très important. Vous verrez pourquoi il me parait très important. Ce n'est pas uniquement parce qu'on pourra vous en parler avec la plus grande pertinence, comme relevant de certains repères que je crois avoir tout à fait bien élucidés devant vous, cette année, concernant ce qu'on appelle le désir.
Et puis alors, ensuite, vous aurez une intervention de quelqu'un que vous avez déjà entendu qui fait partie de cette nouvelle couche toujours prête à aller au feu quand peut-être, de plus anciens, ont des habitudes plus lentes.
Alors, je vais donner donc la parole, sans plus attendre, à la personne qui va vous apporter son commentaire sur cet ouvrage dont je ne déflore même pas le nom avant qu'elle en parle. C'est Madame MONTRELAY qui a bien voulu me faire cette bonne surprise.

Madame MONTRELAY

En cette veille de vacances, peut-être n'est-il pas trop frivole de proposer à ceux d'entre vous qui ne l'ont déjà fait, la lecture du dernier roman de Marguerite DURAS, Le ravissement de Lol V. Stein. Ce livre est paru l'année dernière, et n'a pas toujours été accueilli favorablement par la critique. Elle lui a reproché une subtilité excessive, énigmatique. On y retrouve d'ailleurs là façon habituelle de Marguerite DURAS : lenteur du rythme, ambiguïté de la texture, intelligence passionnée des mots qui est aussi celle du coeur.
Le ravissement de Lol V. Stein va dans le même sens que les récits précédents de Marguerite DURAS, à la recherche d'un moment perdu. Cet instant, qui se produisit tout à fait par hasard, fascine le personnage principal du récit - rappelez vous le scénario d'Hiroshima mon Amour - il le fascine parce que c'est là que s'inscrit sa certitude.
Cette certitude, elle est extrêmement sensible d'ailleurs, dans le style de Marguerite DURAS qui agace beaucoup, ce qui est bien compréhensible puisque, elle insiste d'autant plus qu'elle se dérobe. Il semble qu'elle coïncide avec la mémoire ou plutôt avec ce que Jacques LACAN appelle une mémoire. Si j'évoque ce dernier terme, ce n'est pas pour constater, purement et simplement, qu'il constitue le ressort du roman. Cette affirmation est aussi vraie des oeuvres de PROUST, BUTOR, SIMON et tant d'autres. Elle est peut-être plus vraie que des oeuvres de Marguerite DURAS où la mémoire ne constitue pas tant le ressort que l'objet du récit, curieusement fait par un autre. Je veux dire qu'il apparaît ici avec une netteté particulière, que c'est dans le discours désirant de l'autre que nous vivons avec le sujet Lol V. Stein l'événement qui la tient prisonnière.
Il va sans dire que ce roman est le n^{ième} récit qui ait été fait à la troisième personne. Ce qui surprend, c'est que le relief inaccoutumé, qui est celui de la première personne qui raconte la troisième, ce relief

est une troisième dimension où le sujet Lol émerge infiniment plus présent, plus troublant que n'en pourrait rendre compte l'emploi unique de la première personne. Ces dimensions que Jacques LACAN nous a désignées cette année - auxquelles je viens de faire allusion, particulièrement ce qui fut dénommé par lui la semaine dernière, la dialectique de la relation avec l'autre, en tant que rapport de l'aliénation - ces dimensions mêmes structurent le roman de Marguerite DURAS dont il est temps que je vous fasse un résumé.

Lola Valérie Stein, dix-neuf ans, américaine, sur le point de se marier, est brusquement séparée, à la fin d'un bal, non pas de son fiancé Michael Richardson, mais du couple que forment son fiancé et Anne Marie Stretter, ces deux derniers venant, au cours du bal, de se reconnaître en une passion aussi soudaine que définitive.

C'est ainsi, je crois, que les choses doivent être racontées. Lol, qui a vu le couple commencer à s'aimer par le seul - j'emprunterai ce terme à Serge LECLAIRE - circuit du regard, regarde, elle aussi et n'entend pas s'arrêter de regarder.

Il nous faut souligner tout de suite l'étrangeté de caractère de Lol, indifférent, absent, voici la, première présentation qui nous en est faite par son amie. Au collège, dit-elle, et je n'étais pas la seule à le penser, il manquait déjà quelque chose à Lol pour être - elle dit - là. Elle donne l'impression d'endurer, dans un ennui tranquille, une personne qui ne se devait de paraître et dont elle servait la mémoire à la moindre occasion. Gloire de douceur mais aussi d'indifférence.

Si Lol V. Stein est aussi indifférente c'est naturellement qu'elle ne fait pas bien la différence entre elle et ce qui l'entoure. Anne-Marie Stretter, qui apparaît au contraire parfaitement définie, sûre d'elle, permet - j'imagine - à Lol de faire, grâce à elle, la différence entre une femme, cette femme qui est Lol V. STein et le désir de Michael Richardson. Ce désir prend alors pour Lol une valeur signifiante, insoupçonnée jusqu'alors, si bien qu'elle n'aime plus son fiancé. Ce signifiant, Lol V. Stein en subit la marque, sous la forme d'un oubli. L'oubli de Loi, sa

négation, vont faire sa volupté d'être enfin, la présence du couple et sa propre présence ou le présent de la présence, si je puis inverser de la sorte une formule que donne HEIDEGGER de l'angoisse, pour en illustrer l'opposé, c'est-à-dire la satisfaction, où le présent de la présence prend une valeur absolue que représente le temps mort du bal, muré, est-il écrit, dans sa lumière nocturne.
Mais plus encore que ce qui nous est dit des multiples aspects du bal, ce qui retient Lol, c'en est la fin, plus précisément encore le moment où elle vient d'apercevoir l'aurore alors qu'eux ne savent pas encore. A ce moment, Lol pressent, dans l'affolement qu'il va arriver quelque chose, que ça va arriver. Et si je reprend les termes cités récemment par Jacques LACAN, c'est qu'ils me semblent parfaitement exprimer dans leur ambiguïté, l'événement pressenti par Lol de son corps comme un déchet, ou plutôt l'avènement de son corps comme un déchet, un reste rejeté, plus encore par l'aurore que par le couple.
Je reprends ce passage avec plus de détails :

« elle, sait, - écrit Marguerite DURAS - eux pas encore. ». [P 47,L 8, Gallimard Folio N° 810]

Et elle ajoute un peu plus loin :

« A cet instant précis, une chose - mais laquelle ?- aurait dû être tenté qui ne l'a pas été ».[P 47,L 11]

Voici quelle fut la tentation de Lol : forte d'un savoir dont elle possède un bref instant le privilège, elle se sent sur le point d'en user, d'abord pour circonscrire, perpétuer cette commune fascination, ce qui serait alors possible à supposer que Lol se découvre un brusque pouvoir incantatoire. Mais là n'est pas l'essentiel. Ce que Lol désire, dans la possession de son bref et fragile savoir, c'est dire pourquoi, réellement, le couple s'enfuit. Et cela est absolument impossible.
Si ces mots existaient, pour cerner ce qui, devant elle, se manifeste, se joue, de la réalité du sexe, le couple resterait. Lol en est certaine et nous

aussi nous partageons cette certitude. Nous y sommes totalement suspendus un bref instant. Nous en gardons la nostalgie.
Je ne puis lire ici les deux admirables pages qui nous mènent à cet instant. Je me contenterai de citer cette phrase, de dire ce regret, ce deuil de Lol :

« J'aime à croire, comme je l'aime, que si Lol est silencieuse dans la vie, c'est qu'elle a cru, l'espace d'un éclair, que ce mot pourrait exister./…/ C'aurait été un mot absence, un mot trou, creusé en son centre d'un trou, de ce trou où tous les autres mots auraient été enterrés. » [P 48,L 8]

Ce mot, Lol se rend bien compte qu'elle ne peut l'articuler. Aussi Marguerite DURAS poursuit-elle de la sorte :

« On n'aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner. Immense, sans fin, un gong vide, il aurait retenu ceux qui voulaient partir, il les aurait convaincus de l'impossible, ils les aurait assourdis à tout autre vocable que lui-même, en une fois il les aurait nommés, eux, l'avenir et l'instant. » [P 48,L 14]

« Qui peut convaincre de l'impossible, qui peut dire la vérité de la réalité à commencer par celle du sexe ? » demandait, il y a peu de temps Jacques LACAN, si ce n'est Dieu. Mais Dieu est absent.

« Mais Lol - continue Marguerite DURAS - n'est encore Dieu ni personne ». [P 49,L 15]

Issue de l'absence d'un mot, de l'absence de Dieu, il ne reste plus que le corps de Lol, horrible, effroyable à soutenir, objet(a) qu'il va falloir désormais s'efforcer d'abolir. Comment s'y prendre ? En faisant en sorte que le coup de dé qui fut l'oubli premier de Lol se renouvelle mais fasse, pour ainsi dire, d'une pierre deux coups. L'oubli de Lol par un couple réel, doit coïncider avec l'abolition de son corps éprouvé comme objet(a).

Alors seulement, cet événement sera l'avènement du ravissement de Lol V. Stein. Et cela au double sens du terme. De quelle façon Lol V. Stein pose sur la réalité des êtres qui l'entourent la grille de son fantasme - qui n'est autre que la reconstitution à rebours du premier hasard - je vous le dirai tout à l'heure.
Nous ferons maintenant quelques remarques, tout d'abord à propos de cet objet(a) tel qu'il apparaît au cours du récit. La première, c'est qu'il constitue chez Marguerite DURAS, comme chez FLAUBERT, MAUPASSANT, aussi dans le nouveau roman, cette matière sensible, palpable du récit qui ne devient à proprement parler, événement que par l'intervention du désir de l'autre.
Dans Le ravissement de Lol V. Stein, l'objet c'est le corps, le regard, mais c'est surtout le mot manquant qui, pour manquer, n'en existe pas moins de la façon la plus horrible, à partir du moment où son existence est soulevée, mise en question. Ce mot trou, ce trou de chair, cet « inachèvement sanglant», je cite, « ce chien mort sur la plage », combien de fois déjà vient-il de résonner à vos oreilles, ce mot, c'est Lol Lola, prénom féminin, ô combien, avec son petit (a) final et son caractère sexué. Il s'accole de curieuse façon avec le peu qui reste de Valérie, un V et la densité brève du patronyme.

LACAN

Madame MONTRELAY, est-ce que vous vous sentiriez le courage de vous jeter à l'eau. Ce que vous avez si bien repéré, dans cet ouvrage et dans ce texte, essayez de le faire passer, avec vos notes bien sûr pour vous soutenir - qui ne sont pas des notes mais un texte - mais sans le lire ce texte, parce que, je crois quand même que, non pas que ça ne passe pas, mais ça porte moins que si vous y allez quoi. Improvisez, racontez la chose comme vous êtes absolument capable de le faire, parce que je crois qu'il est important.

Madame MONTRELAY

Je n'ai pas préparé une improvisation.

LACAN

N'improvisez pas mais dites ce que vous avez à dire. En somme, il s'agit de quelque chose qui pourrait être une histoire et une histoire psychologique à savoir qu'on pourra: en effet remonter jusqu'à l'enfance de Loi. V. Stein.
L'originalité de ceci se diminue du fait que vous savez l'usage américain de donner sous la forme d'une initiale, de représenter la présence d'un second prénom sous la forme d'une initiale. Le premier nom est un nom abrégé, c'est Lola. Cette Lol V. Stein, ce n'est absolument pas de la psychologie, je veux dire qu'on en parle de ce qu'elle a eu peut-être de toujours étrange, mais l'important c'est ce qui lui arrive à un moment donné d'unique, autour de quoi elle reste - on pourrait dire du dehors, si nous faisions de la psychologie - elle reste accrochée. Elle reste accrochée au fait que, un beau soir, avec son fiancé d'alors, il se produit qu'une tierce personne, une femme charmante entre : le fiancé la regarde, et l'affaire est faite, ils partiront ensemble à la fin de la soirée et tout se passe vraiment à la vue, non seulement de Lol mais de tous. Tout ce qui va se passer dans la suite de la vie de Lol V. Stein et nommément ce qui nous est rapporté, nous est rapporté par un narrateur qu'on ne connaît pas. Il y a un moment où dans le milieu du livre, la distance est couverte et le narrateur se dévoile, la distance est couverte, c'est moi. C'est lui qui parle et qui rejoint sa propre entrée dans la vie de Lol V. Stein. Ce qui va se passer avec ce personnage, comment ce personnage est rencontré, est quelque chose qui manifeste l'état où est restée Lol V. Stein à propos de cette scène traumatique. Ce qu'elle est, essentiellement, à partir de là c'est ce que Mme MONTRELAY va essayer de vous expliquer. Ce en quoi j'ai pu dire cette année du sujet et de ses supports, est là véritablement illustré, illustré d'une façon qui n'a pas un seul

instant la prétention structuraliste ou analytique, simplement en énonçant les choses avec des mots qui éclairent mieux. Il sort que la structure même est là écrite. Tout à l'heure, Mme MONTRELAY vous a lu un texte où il y a ce mot trou par exemple. Ça, c'est dans le texte. Il y a bien autre chose dans le texte qui est un texte qui semble sans que nous ayons rien fait l'un et l'autre, Marguerite DURAS et moi pour nous rencontrer, ce sont des textes congrus avec le thème même de ce que je vous ai avancé cette année. Reprenez comme vous voulez, comme vous pourrez, parlez un petit peu plus fort, un petit peu plus scandé. Et si vous pouvez, lâchez votre texte. J'en serai content. Parce que vous avez sûrement plus d'une chose à dire. Ou bien lisez des morceaux de Marguerite DURAS à l'occasion, il faut absolument que ça passe.

Mme MONTRELAY

Le mieux est peut-être que je lise d'abord ce que j'ai là et après on verra.
Je disais donc que cet objet c'était un mot, c'était Lol. Je disais aussi que Lola avait perdu le a de Lola, qu'il avait perdu son caractère sexué et que ça faisait anonyme. Mais que, par contre, je crois que je ne l'ai pas encore dit, de Lol V. Stein, on en a plein la bouche. Enfin, nous retrouvons dans cette séquence verbale, les caractéristiques, il me semble, qui ont été soulignées par Serge LECLAIRE à propos de la formule secrète « Poor d'je li ». Ces caractéristiques me semblent être les suivantes :

1°) la brièveté avec laquelle surgit la formule qui rend bien l'apparition d'un rien-du-tout-quelque-chose que nous avons rencontré précédemment,

2°) l'acmé, figuré sous une forme renversé, dans le V. du centre, fourche, triangle inachevé,

3°) la réversion naturelle pour ce qui est du mot Lol où l'endroit équivaut à l'envers, mais justement alors, peut-on parler de réversion ? C'est autre chose.

4°) Le caractère magique de cette formule, enfin magique, tout au moins tel qu'il apparaît dans le roman parce qu'il représente le maître mot que Lol aurait dû dire pour refermer à tout jamais, le circuit du sens.

Ce ne sont là que suppositions. Pourtant si, comme le souligne Marguerite DURAS, Lol, quand elle prononce un nom propre, est incapable de nommer - là je pourrais retrouver la citation tout à l'heure - il est bien possible que ce mot présent-absent, loin de soutenir ici l'ordre symbolique, ne serve qu'à vouloir justifier l'inexplicable, c'est-à-dire le mystère de la naissance.
Nous remarquerons, deuxièmement et très brièvement, avec quelle ambiguïté, quelle incohérence, se manifeste dans le récit, la féminité de Lol. Il est tentant de penser que Lol, comptée pour rien, oubliée par le couple, apparemment non désirée par ses parents, répète inlassablement cette expérience parce que celle-ci peut lui permettre d'articuler pour autrui, mais surtout pour elle, son énigmatique féminité.
On est frappé, dans ce roman, par l'absence de repère la rareté des signifiants phalliques, il semble que la sexualité de Lol se situe bien en deçà d'une structuration oedipienne, dans ce rapport au vide qui fut évoqué par PERRIER et un de ses collaborateurs dans le volume VII de La psychanalyse.
Mais, avant de terminer cet exposé, il est peut-être nécessaire que nous donnions un aperçu de la suite du roman. Lol V. Stein, après le bal, après la crise, le temps de folie qui s'ensuit, se marie, a trois enfants, vit très conformément aux normes, dans une petite ville américaine.
Après dix ans de mariage, elle revient dans sa ville natale et au cours des après-midis où inlassablement, elle promène son corps comme on promènerait un enfant, elle rencontre un couple, un autre, celui de son ami d'antan et un homme sur lequel elle jette son dévolu, qu'elle décide d'aimer de la façon la plus bizarre. En effet, cet homme devra l'oublier aussi souvent, aussi absolument que possible avec une femme

qui sera et devra surtout être considérée par lui comme le comble de la féminité. Que cette femme ait assisté au bal - qui est aussi son bal, à elle - est bien sûr, une condition essentielle au charme de la chose. Cet immense fantasme, conçu par Lol V. Stein, pour des raisons facilement repérables maintenant, l'amant de Tatiana tente de le déchiffrer peu à peu.

« Je désire, - déclare-t-il - comme un assoiffé, boire le lait brumeux et insipide de la parole qui sort de Lol. V. Stein, faire partie de la chose mentie par elle. Qu'elle m'emporte, qu'il en aille différemment de l'aventure désormais, qu'elle me broie avec le reste, je serai servile, que l'espoir soit d'être broyé avec le reste, d'être servile. » [P 106,L 20]

Voilà ce qu'accepte de faire le narrateur, Jacques Hold. Rencontrer Tatiana dans un hôtel proche de la ville tandis que Lol V. STEIN couchée dans un champ de seigle, regarde, regarde. Regarde quoi ? Les amants d'abord qui passent parfois près de la fenêtre, ensuite, naturellement, plus rien. A la fenêtre l'oubli de Lol V. Stein que Jacques Hold s'évertue à mener à bien pour la plus grande satisfaction du trio. Quel dessein secret s'est emparé de Marguerite DURAS qui l'a entraînée à forger une histoire aussi effarante, aussi folle, aussi logique d'illogisme dans ses moindres détails ? C'est ici qu'il nous faut faire une troisième série de remarques à propos de l'emploi des personnes dans le récit, particulièrement l'ampleur inaccoutumée, insolite, qui a été donnée à la première personne, celle de Jacques Hold. Il s'ensuit tout d'abord :

1ère remarque : Dans la mesure où notre unique savoir s'instaure dans un désir, désir pris lui-même au filet d'un fantasme, que ce savoir n'est jamais fixe, toujours relatif, possibilité, histoire parmi d'autres. Telles se présentent aussi je crois certaines oeuvres musicales contemporaines, celles d'un Stockhausen par exemple.

2ème remarque : Le désir de l'autre conditionne l'espace du roman, autrement dit sa structure, espace ouvert à tous les vents où le désir de l'un, disons l'extérieur, peut recouper en tout point celui de l'autre, supposé être intérieur. Comment le désir de l'un peut-il se suturer au désir de l'autre ? C'est en fonction de l'objet(a) mais nous allons retrouver cela tout à l'heure.

3ème remarque : Il eut été absolument impossible de rendre compte du sujet Lol, de la faire émerger dans cette qualité d'être, de vérité parfois à couper le souffle, autrement dit, il aurait été impossible de saisir Lol au point zéro de son désir, si ce n'est dans le discours du désir de l'autre.

4ème remarque : Ce sujet, nous le saisissons, bien en deçà du cogito. Rien de lui n'est jamais formulé sous la forme de l'un de l'unique. Voici ce qu'en dit son amant :

« ce fut ma première découverte à son propos : ne rien savoir de Lol c'était la connaître déjà. On pouvait, me parut-il, en savoir moins encore, en savoir de moins en moins sur Lol V. Stein. »

Soit dit en passant, cette définition de l'amour n'est pas si mauvaise, il me semble. Mais ce qui nous intéresse ici c'est que ce sujet, brumeux, insipide, qui n'a pas d'idée qui n'en a aucune, est le seul sujet du roman, qui pense, manoeuvre son monde, traquant, manipulant le couple des amants, jusqu'en quels lieux, je le dirai tout à l'heure.
C'est que le sujet est à prendre, dans un perpétuel partage entre le désir de l'autre et l'objet(a). Le voici à nouveau cet objet, plus présent que jamais dans la seconde partie du roman. Ces yeux fixes, grands ouverts, qui dévorent, absorbent, décident de tout, ce regard immense perdu dans le hérissement de la paille d'un champ de seigle, c'est cet objet(a) qui fascine Jacques Hold qui l'entraîne dans le fantasme, dans son fantasme, où dans le fantasme du roman. Ce que LACAN nous a dit, je crois, la semaine dernière. Je le cite textuellement :

« C'est en tant que je suis objet(a) que mon désir est le désir de l'autre ».
Ainsi donc, dans ce récit, la troisième personne est en fait la première, la première est à prendre comme la troisième. Jeu de syntaxe, de désir que figuraient certains romans du 18ème, je pense en particulier aux égarements du coeur et de l'esprit de Crébillon fils : « Pour un temps, la marquise fut évincée, qui sortit à cinq heures ».
Le nouveau roman, à repérer depuis FLAUBERT, ménage entre celui qui parle et la luxuriance, la prolifération de l'objet, un intervalle, un manque, une pause, un silence qui est le sujet. Ne nous y trompons pas, Marguerite DURAS, qui sait faire entendre le silence, parle aussi à la troisième personne.

LACAN

C'est un texte très important et très intéressant que vous venez d'entendre. Nous tâcherons que vous puissiez en avoir part. Est-ce qu'il y a ici, je sais que déjà, parmi mes proches, il y a pas mal de gens qui ne l'ont pas laissé échapper, ce texte de Marguerite DURAS, s'ils pouvaient opiner à l'occasion de ce que nous venons d'entendre, j'en serais satisfait.
Est-ce que quelqu'un a quelque chose à dire là-dessus ? Pour vous donner le ton du roman, je vais vous lire, moi, un petit bout de chapitre central que j'ai choisi. Je pense qu'il sera suffisamment éclairé - pour autant que la voix de la personne qui parlait ici vous sera parvenue - d'être suffisamment éclairé sur la trame, sur la trame du roman, pour que ce chapitre prenne sa valeur.
La jeune fille, la jeune femme en question a épousé assez vite un garçon du type altruiste qui l'a, en quelque sorte, prise sous sa protection à titre d'épave.
Au bout de dix ans, cette épave surnage assez bien, et revenue à son lieu d'origine, à cette ville natale

qui s'appelle S. Tala - dont on aurait pu se mettre en garde quant aux dangers qu'elle présentait pour elle, nommément quant à ce qu'on appelle les souvenirs qu'il faut éviter aux gens en proie à un deuil - revit dans cette ville et c'est là que, errant un jour, elle va rencontrer quelqu'un qui s'est déjà annoncé une fois à l'horizon de sa vision, on ne peut pas dire dans une rencontre, il est entré dans le champ de sa fenêtre. C'est le narrateur, à la fois, c'est l'entité, l'amant type, mais c'est aussi quelqu'un qu'elle suit, qui est là, celui qui va prendre la place de ce trou, de cette béance, autour de laquelle, en somme, tout son être de sujet est organisé. Et, le suivant, l'ayant rencontré dans la rue, elle attend ce qu'il attend, c'est-à-dire la femme avec laquelle, elle pressent, elle présume qu'il a un rendez-vous.

« Elle arriva en effet –(cette femme)- Elle descendit d'un car bondé de gens qui rentraient chez eux avec le soir. Dès qu'elle se dirige vers lui dans ce déhanchement circulaire, très lent, très doux, qui la fait, à tout moment de sa marche, l'objet d'une flatterie caressante, secrète, et sans fin, d'elle-même à elle-même, aussitôt vue la masse noire de cette chevelure vaporeuse et sèche sous laquelle le très petit visage triangulaire, blanc, est envahi par des yeux immenses, très clairs, d'une gravité désolée par le remords ineffable d'être porteuse de ce corps d'adultère, Lol s'avoue avoir reconnu Tatiana Karl. –(c'est-à-dire la femme qui a été le témoin de la scène initiale)– Alors, seulement, croit-elle, depuis des semaines qu'il flottait, ça et là, loin, le nom est là : Tatiana Karl.
Elle était vêtue discrètement d'un tailleur de sport noir mais sa chevelure était très soignée, piquée d'une fleur grise, relevée par des peignes d'or, elle avait mis tout son soin à en fixer la fragile coiffure, un long et épais bandeau noir qui, au passage près du visage, bordait le regard clair, le faisait plus vaste, encore plus navré, et ceci qui n'aurait dû être touché que par le seul regard, qu'on ne pourrait sans détruire laisser au vent, elle avait dû – Lol le devine - l'avoir

emprisonné dans une voilette sombre, pour que le moment venu il soit le seul à en entamer et à en détruire l'admirable facilité, un seul geste et elle baignerait alors dans la retombée de sa chevelure dont Lol se souvient tout à coup et qu'elle revoit lumineusement juxtaposée à celle-ci. » [P 58,L 1]

Donc elle les voit qui se rejoignent :

« Ils marchaient à un pas l'un de l'autre. Ils parlaient à peine.
Je crois voir ce qu'a dû voir Lol V. Stein. : Il y a entre eux une entente saisissante qui ne vient pas d'une connaissance mutuelle, mais justement, au contraire, du dédain de celle-ci. Ils ont la même expression de consternation silencieuse, d'effroi, d'indifférence profonde. Ils vont plus vite en approchant. Lol V. Stein guette, les couve, les fabrique, ces amants. Leur allure ne la trompe pas, elle. Ils ne s'aiment pas. Qu'est-ce à dire pour elle. D'autres le diraient du moins.
Elle différemment, mais elle ne parle pas. D'autres liens les tiennent dans une emprise qui n'est pas celle du sentiment, ni celle d'une heure, il s'agit d'autre chose qui ne prodigue ni peine ni joie. Ils ne sont ni heureux ni malheureux. Leur union est faite d'insensibilité, d'une manière qui est générale et qu'ils appréhendent momentanément, toute préférence en est bannie. Ils sont ensemble, des trains qui se croisent très près, autour d'eux le paysage charnel et végétal est pareil, ils le voient. Ils ne sont pas seuls. On peut pactiser avec eux. Par des voies contraires , ils sont arrivés au même résultat que Lol V. Stein, eux à force de faire, de dire, d'essayer de se tromper, de s'en aller et de revenir, de mentir, de perdre, de gagner, d'avancer, de revenir encore, et elle, Lol, à force de rien. » [P 59,L 27]

C'est là qu'elle les suit jusqu'à cet endroit qui est l'hôtel, l'hôtel dans la ville où tout le monde est en sécurité pour abriter ses amours clandestines.

« Lol connaît cet hôtel pour y être allée dans sa jeunesse avec Michael Richardson -(son amant qui l'a abandonnée)-. Elle est sans doute arrivée jusque-là quelquefois durant ses promenades. C'était là que Michael Richardson lui avait fait son serment d'amour. Le souvenir de l'après-midi d'hiver s'est englouti, lui aussi dans l'ignorance, dans la lente, quotidienne glaciation de S. Tala, -(c'est le nom de la ville)- sous ses pas. » [P 61,L 16]

Donc c'est elle, c'est elle qui, de là, est partie pour la fameuse scène du casino qui lui arrache celui qui reste ensuite, pour sa vie entière, ce trou, ce trou à la place duquel il n'y a plus qu'un cerne de mensonge. C'est là qu'elle arrive.

« Je vois comment elle y arrive. Très vite, elle gagne le champ de seigle, s'y laisse glisser, s'y trouve assisse, s'y allonge. Devant elle, il y a cette fenêtre éclairée. Mais Lol est loin de sa lumière. L'idée de ce qu'elle fait ne la traverse pas. Je crois encore que c'est la première fois, qu'elle est là sans idée d'y être, que si on la questionnait, elle dirait qu'elle s'y repose de la fatigue d'être arrivée là. De celle qui va suivre. D'avoir à en repartir. Vivante, mourante, elle respire profondément, ce soir l'air est de miel, d'une épuisante suavité. Elle ne se demande pas d'où lui vient la faiblesse merveilleuse qui l'a couchée dans ce champ. Elle la laisse agir, la remplir jusqu'à la suffocation, la bercer rudement, impitoyablement jusqu'au sommeil, de Lol V. Stein. Le seigle crisse sous ses reins, jeune seigle du début d'été. Les yeux rivés à la fenêtre éclairée, une femme entend le vide se nourrir, dévorer ce spectacle inexistant, invisible, la lumière d'une chambre où d'autres sont. De loin, avec des doigts de fée, le souvenir d'une certaine mémoire passe. Elle frôle Lol peu après qu'elle s'est allongée dans le champ, elle lui montre à cette heure tardive du soir, dans le champ de seigle, cette femme qui regarde une petite fenêtre rectangulaire, une scène étroite, bornée comme une pierre, où aucun personnage encore ne s'est montré. Et peut-être Lol a-t-elle peur, mais

si peu, de l'éventualité d'une séparation encore plus grande d'avec les autres. Elle sait quand même que certains lutteraient - elle hier encore - qu'ils retourneraient chez eux en courant dès qu'un reste de raison les ferait se surprendre dans ce champ. Mais c'est la dernière peur apprise de Lol, celle que d'autres auraient à sa place, ce soir. Eux, l'emprisonneraient dans leur sein avec courage. Mais elle, tout au contraire, la chérit, l'apprivoise, la caresse de ses mains sur le seigle. L'horizon, de l'autre côté de l'hôtel a perdu toute couleur. La nuit vient. L'ombre de l'homme passe à travers le rectangle de lumière. Une première fois, puis une deuxième fois en sens inverse. » [P 62,L 17]

Et c'est là qu'elle suit, sous la forme de ce théâtre d'ombre tout le manège des amants. La fin, sa rentrée chez elle :

« Son mari est dans la rue. Il l'attend, alarmé. Elle mentit, on la crut. /…/ L'amour que Lol avait éprouvé pour Michael Richardson était pour son mari la garantie la plus sûre de la fidélité de sa femme. Elle ne pouvait pas retrouver une deuxième fois un homme fait sur les mesures de celui de T. Beach, ou alors, il fallait qu'elle l'inventât. Or, elle n'inventait rien, croyait Jean Bedford »-(son mari)-. [P 65,L 30]
Vous voyez que les dimensions et le registre autour duquel joue notre Marguerite DURAS ne vont pas sans quelque humour latéral.
Pour ce qui est de ce qui, ici, est démontré et qui est montrable, c'est précisément en tant que cet être, Lol V. Stein, autour duquel on peut rappeler beaucoup des thèmes de cette année, jusque et y compris, comme on l'a fait tout à l'heure, la fonction et l'usage du nom propre qui est articulé à plusieurs temps et à plusieurs points spéciaux de ce livre avec apparemment, mon Dieu une pertinence qui pourrait après tout, faire un objet d'interrogation si nous n'en savions pas, par notre travail de cette année, la profonde cohérence de cette fonction du nom propre avec tout ce qu'il en est de ce siège, de ce siège central du sujet en tant

qu'il est représenté ici de la façon la plus articulée par le mot trou, par le mot manquant, et que c'est dans la mesure où cet être - cet être désigné par ce nom propre qui est le titre du roman de Marguerite DURAS - cet être n'est vraiment spécifié, incarné, présentifié dans son roman que dans la mesure où elle existe sous la forme de cet objet noyau, cet objet(a), de ce quelque chose qui existe comme un regard mais qui est un regard, un regard écarté, un regard-objet, un regard que nous voyons à plusieurs reprises : cette scène se renouvelle, est scandée, répétée jusqu'à la fin du roman. Même quand elle aura fait la connaissance de cet homme, qu'elle l'aura approché, qu'elle se sera littéralement accrochée, comme si elle y rejoignait ce sujet divisé d'elle-même, celui que seulement elle peut supporter, qui est aussi dans le roman celui qui la supporte, c'est le récit de ce sujet grâce à quoi elle est présente. Le seul sujet ici est cet objet, cet objet isolé, cet objet par lui-même en quelque sorte, exilé, proscrit, chu, à l'horizon de la scène fondamentale, qu'est ce pur regard qu'est Lola Valérie Stein, et c'est pourtant dans le roman, le seul sujet, celui autour de quoi se soutiennent et tournent et existent tous les autres, et c'est pourquoi la remarque qu'on vous a faite tout à l'heure de cette sorte de virage du roman, du roman ancien et traditionnel , celui que vous a fort joliment illustré du thème extrait de CREBILLON fils et aussi bien du roman pour la concierge, la marquise sortit à cinq heures, ce de quoi un certain roman, un moment a cru devoir exclure la règle et le mode, en nous montrant que jamais les choses ne devaient être introduites, vivifiée que sous la forme de quelque monologue dont on passait le furet de l'un à l'autre des protagonistes du roman. C'est ici ce qu'on retrouve sous la forme, sans doute, d'un personnage qui parle à la troisième personne, mais qui est le personnage omniprésent, celui qui glisse, qui passe, qui voit les choses en quelque sorte du dehors, - contrairement au principe de POLITZER - parle et bien, et raconte le récit en troisième personne. C'est justement dans la mesure où ceci est fait que cela permet de présentifier quelque part l'objet sous

la forme d'un objet chu, d'un objet détaché, d'un déchet d'être, celui qui est l'être essentiel que nous voyons, nous voyons s'incarner avec un tel degré de présence dans un roman - à mes yeux, aux yeux je pense de ceux qui l'ont déjà lu et aux yeux de ceux qui, ici, le liront encore - sous la forme la plus insensée de ce qui a le mérite d'être appelé une subjectivité.
Voilà ce qui, en somme, a été introduit par - qu'a bien voulu préparer pour vous - Madame MONTRELAY.
Si quelqu'un a un mot à dire là-dessus, qu'il le dise tout de suite.

GREEN

Est-ce que vous pouvez me rappeler, le nom de Jacques Hold comment il s’écrit ?

LACAN

H. 0. L. D.

GREEN

Bon, alors, nous avons Lol V(alérie) Stein et puis nous avons Michael Richardson et Tatiana Karl puis nous avons Jacques Hold.
C'est simplement quelques remarques qui me sont venues justement au sujet de la fonction du nom propre et de l'incidence ici tout de même de certains signifiants qui se répètent ici.
Le «a» manquant ici ne peut quand même pas échapper, l'exceptionnel redoublement de cet «a» trois fois dans le prénom Tatiana et précisément aussi dans son nom de famille, constituant la voyelle centrale de ce nom. Ceci donc est déjà un premier élément tout à fait digne d'être repéré. D'autre part, entre Richardson et le Karl nous avons aussi quelque chose qui met en correspondance, ces deux fragments de deux phonèmes dans les liens qui unissent ces deux protagonistes.
Ce qui manque ici déjà peut se repérer au niveau du prénom, au niveau du «a» qui est justement la syllabe amputée du prénom de Lola. Le «a» se retrouve ici,

d'une part au niveau de cet « a » dont nous voyons qu'il est correspondant dans Karl avec le nom de Richardson, et on pourrait évidemment se demander dans quelle mesure cette terminaison en «son» qui implique évidemment la naissance d'un lien filial. Enfin, évidemment, cette voyelle centrale du nom de Hold étant précisément ce qui demeure conservé de ce qui est amputé au niveau de Lola doit aussi attirer notre attention.
Ce sont ces quelques remarques qui, peut-être, me paraissent pouvoir être un objet d'investigation pour ce qui nous a été présenté au cours justement de la subjectivité.

Madame MONTRELAY

Il y a une chose que je n'ai pas dite aussi à propos de Lol c'est que écrit en minuscule ça fait 1 o 1.

LACAN

Bon, alors Jacques-Alain, à vous mon vieux. Vous entrez dans la carrière avec un peu de retard. Alors foncez. Enfin, je pense que vous allez tous lire, pendant les vacances, ce petit roman. Ça se lit en deux heures et demie mais ça se relit vingt fois. Annoncez votre sujet parce que je ne l'ai pas annoncé tout à l'heure.

MILLER

Ma seule tâche est de vous présenter un texte paru dans DIOGENE, sous le titre
la psychanalyse en Amérique, par Norman ZINBERG. Un texte dont Jacques LACAN a voulu qu'il soit porté à votre connaissance. Il n'a été porté à la mienne qu'il n'y a quelques jours. Personne, semble-t-il, de ceux à qui il s'est adressé n'a désiré faire ce travail, comme on dit, un peu ingrat.
C'est donc un texte laissé pour compte que je m'en vais vous résumer simplement.
Mais il ne faut pas croire que par ce mots, je vous dis mon manque d'intérêt pour ce que je vais faire entendre. A vous informer ce de qu'il en est de la psychanalyse en Amérique selon Mr Norman ZINBERG, je vois cet intérêt, au moins, de donner l'occasion, à moi qui parle et aussi à certains de vous qui m'écoutez de rappeler que, sur tous les fronts, des combats sont à mener, des combats aussi bien politiques que théoriques, c'est aux Etats-Unis d'Amérique d'abord que nous sommes affrontés.
Dénonçant la peste que les Etats-Unis d'Amérique ont apporté à la psychanalyse, je ne fais que suivre la vigilance dont Jacques LACAN, à ce que j'en sais, n'a jamais cessé d'affirmer l'impératif à l'égard de ce qui s'est élaboré à partir de Freud aux Etats-Unis, devant l'impérialisme idéologique desquels, l'Université même en ce pays, courbe la tête trop souvent.
Le texte, de Norman ZINBERG prend son prix de ceci que son auteur participe manifestement de ce qu'il dénonce de la psychanalyse en Amérique. Ce n'est pas là quelque lacanien excité par les paroles du maître qui viendrait en soutenir les prétentions par une description complaisante à ses fins. Ce texte en question témoigne, par deux biais, de l'état de la psychanalyse en Amérique :

1°) par ce qu'il énonce sans ambages de la peste qui y règne,

2°) par ce qui montre que lui-même, l'auteur, qui sait que la peste règne, n'en est pas moins atteint.

Je n'en veux pour preuve que cette définition qu'il donne de la discipline freudienne d'être la théorie psychologique générale la plus compréhensive en ce qu'elle considérerait des rapports de l'individu avec lui-même et avec son milieu, en terme d'adaptation. Que de plus Mr ZINBERG ne brille pas par une intelligence particulière, que pour tout dire, il soit quelque peu insuffisant sur le plan de l'intellect, pas un de vous n'en doutera quand je vous aurai lu cette épistémologie bouffonne de la psychanalyse :

« les deux plus importants systèmes de pensée de la première partie du 20ème siècle ont été le darwinisme social d'Herbert SPENCER et le déterminisme économique de Karl MARX. Dans les grandes lignes et simplifiée à l'extrême la philosophie de SPENCER voit l'essence humaine en terme de lutte et de compétition, chaque homme pour soi, la sélection naturelle excluant l'assistance mutuelle. La théorie marxiste de la société où chacun doit aider les autres, et renoncer à ses aspirations individuelles au bénéfice des buts plus importants de la société, est incorporée dans l'idée que l'identité de chacun est diffuse dans l'Etat ou même dans l'usine.
La psychanalyse, en tant que philosophie, se trouve placée à mi-chemin de ces deux concepts. La première de ces théories sociales parait être trop près de l'agressivité débridée de l'humanité primitive tandis que la seconde, la marxiste, bien que brillante d'optimisme à l'égard de l'homme, semblerait craindre un peu trop les aspirations personnelles.
La psychanalyse qui tient compte du conflit entre la nature fondamentale de l'homme dans son milieu et qui, malgré son pessimisme à l'égard du fond de la nature, n'abandonne pas l'espoir d'une solution, offre un compromis entre les deux. »

Voilà ce qui peint, ce qui suffit à peindre Mr ZINBERG, Mais c'est cela qui donne plus de valeur à ce qu'il peint lui-même de la psychanalyse en

Amérique. Pour le dire en peu de mots, c'est une catastrophe. La psychanalyse va mourir, la psychanalyse est morte, quasiment, les analystes aussi. Comment guérir ? Il y a peu, bien peu de chance d'une seconde chance. C'est ce que dit Mr ZINBERG lui-même terminant son article par l'énoncé d'un traitement dont tout ce qui précède rend évident qu'il ne saurait pas réussir sinon bien sûr, par une subversion radicale de la société américaine. Cette phrase de Mr ZINBERG est :

« nous devons résister à la promotion de notre discipline. Nous avons alors peut-être, une deuxième chance. »

De quoi donc meurt la psychanalyse en Amérique ? Pourquoi la première chance de la psychanalyse en Amérique est-elle perdue ? Mr ZINBERG répond, empruntant à Eric ERICSON une de ses expressions : « elle meurt d'une maladie éthique. »
Qu'est-ce qu'une maladie éthique ? Qu'est-ce que c'est cette maladie éthique dont meurt la psychanalyse en Amérique ?On pourrait dire simplement qu'elle meurt de son succès. Mais, ça nous savons tous qu'aucun secteur de la vie américaine, qu'il n'y a aucun secteur de la vie américaine qui ne soit touché par la psychanalyse.
Mais je reprendrai simplement un passage de cet article qui en porte témoignage :

« les journaux fournissent une preuve de la manière dont les moyens d'information à grande diffusion ont absorbé et répandu les idées psychanalytiques. Les grandes agences d'information vont jusqu'à donner dans les nouvelles, les simples lapsus de langage sous entendant que celui qui a parlé a révélé ainsi un sentiment autre que ce qu'il voulait exprimer et généralement opposé à celui-ci. Les meilleurs exemples viennent de la campagne politique de 1960, du fait que Mr NIXON a été sujet à des lapsus linguae. Parlant de son colistier M Henry CABOT LODGE il l'appela mon distingué adversaire. Les analystes des nouvelles seraient sans doute incapables de parler du monde, s'ils étaient privés

de l'emploi constant d'idées qui venaient primitivement de la psychanalyse et qu'il n'est plus nécessaire de signaler comme étant proprement psychanalytiques, elles ont été complètement acceptées et font partie de la langue. »

LACAN

Je voudrais épingler dès maintenant au moment où vous venez d'en parler, ceci que Eric ERICSON dans Young man Luther, n'a pas parlé de la maladie éthique qui frappe la psychanalyse, mais a dit ceci :

« Au moment même où nous essayions – (c'est un imparfait) - d'inventer avec un déterminisme tout scientifique, une thérapeutique pour le petit nombre, nous avons été entraînés à propager une maladie éthique parmi la masse. »

C'est-à-dire que Eric ERICSON - laissons de côté où il faut situer Eric ERICSON - est quand même beaucoup plus proche du milieu freudien essentiel qu'un Sullivan par exemple qui est plutôt culturaliste, n'est-ce pas ? Eric ERICSON écrit donc qu'il considère la conclusion de l'analyse, dans la société américaine, comme représentant une maladie éthique. Cela dit, sur le corps social.

MILLER

Il se trouve que vous me reprenez donc sur un point très précis qui est cette citation donc, simplement décalée en entendant que la psychanalyse elle-même n'était pas une maladie éthique. Mais il me semble, c'est justement de cela que je parlais, cette maladie éthique, on ne peut pas dire qu'elle frappe le corps social, si elle frappe le corps social, le psychanalyste en fait partie et cette maladie éthique il en est frappé. Donc, effectivement, ce qu'entend ERICSON en cette citation c'est :

« la psychanalyse a répandu une maladie éthique. »

Maintenant, il trouve que la répandant, elle ne peut la répandre que parce que, elle-même en est atteinte et que, en retour, cette extension de la peste, la frappe. La psychanalyse ne sert pas seulement au langage quotidien, elle a servi de langage unitaire pour des pratiques qui restaient en quelque sorte, fragmentaires. Par exemple, pour les sciences sociales. Avec la parution du livre de LASWELL vers 1930, les sociologues, ainsi que les psychologues, psycho-sociologues et anthropologues commencèrent à s'intéresser à l'individu et à sa personnalité dans ses rapports avec le milieu. Ils utilisèrent alors de plus en plus la psychanalyse. Lorsque les anthropologues sociaux se joignirent aux précédents commença le chevauchement des fonctions et des intérêts sur une grande échelle. De plus, on essaya de s'écarter des polarités de la pensée, une dichotomie entre théorie et empirisme , pour aller vers ce que MERTON appela une théorie des justes milieux. Autrement, la psychanalyse là, pour les sciences sociales, a servi d'agent de liaison nécessaire, c'est ce que dit ZINBERG.
Et maintenant, pour un tout autre domaine, pour le cinéma par exemple, Mr ZINBERG lui reconnaît la même fonction :

« Les écrivains et les psychanalystes trouvèrent dans une psychanalyse simplifiée, aseptisée, les larges thèmes humains qu'ils cherchaient. »

Donc, aussi bien pour les sciences sociales que pour le cinéma, on voit la psychanalyse, ainsi déformée, servir de langage unitaire pour rassembler des pratiques fragmentaires. Mais le succès, la diffusion de la psychanalyse, ce n'est pas encore la maladie éthique.
Quelle maladie éthique la psychanalyse a-t-elle répandue ? Quelle maladie est-elle devenue ? La psychanalyse - mais ça aussi nous le savions - est venue à soutenir la fonction de méconnaissance de la lutte des classes en Amérique. Cette méconnaissance de la lutte des classes, aujourd'hui impliquée par la société capitaliste américaine. Nous le savons, nous avons lu des articles dans les Temps Modernes,

nombreux, qui l'ont dénoncée. Ici, je vais simplement vous citer ce passage parce qu'il prend son prix d'être toujours de Mr Norman ZINBERG qui a l'air, qui est infesté par cette peste.
"On fait appel aux psychanalystes et aux psychiatres psychanalytiques à l'occasion de tout effort organisé pour remédier à - ce que Mr ZINBERG appelle - des insuffisances sociales. On lui demande de travailler en collaboration avec les tribunaux d'enfants, les cours criminelles, les prisons, les maisons de correction. Il est appelé en consultation par les agents […] et les institutions éducatives, depuis l'école maternelle jusqu'à l'université. Son aide est de plus en plus demandée par l'industrie pour le règlement des questions de personnel, pour l'orientation des travailleurs suivant leur force et leur capacité. Parfois on recherche son concours à propos des problèmes plus vastes, d'importance nationale ou internationale et il fait partie aujourd'hui de nombreux organismes fédéraux. »
Mais ce n'est pas ça encore la maladie éthique de la psychanalyse. Peut-être, pour savoir quelle elle est, il faut savoir pointer cette phrase :

« Une fois admis qu'il était convenable de se faire analyser, le fait d'être en mesure de s'offrir un tel traitement était en soi un triomphe. »

Qu'est cela, sinon ce que Mr ZINBERG lui-même, appelle cette […] qui régit les rapports d'argent aux Etats-Unis. L'attachement à l'argent et aux biens matériels et le désir de les étaler et de les utiliser avec ostentation ont été notés par tout observateur indigène ou étranger depuis Tocqueville. Seulement, si l'analysé, allant se faire psychanalyser, désire, montrer avec ostentation qu'il en a les moyens, l'analyste lui-même, nous dit Mr ZINBERG, ce qu'il recherche c'est soutenir son standing scientifique. Autrement dit, dans ce rapport, dans cette relation analytique, ne faut-il pas marquer que c'est la psychanalyse elle-même qui a le statut d'un objet(a). Et ce qu'on pourrait peut-être rassembler dans cette phrase :

« l'analyse aux Etats-Unis, c'est l'analyse pour la montre ».

Alors on comprendrait que le mal de la psychanalyse, ce soit effectivement la promotion, comme le dit Mr ZINBERG à la fin de son article.

« Cesser la promotion de la psychanalyse, quitter l'ostentation, quitter le standing. »

Et quelle est la fonction , pour la société américaine toute entière, de cet objet(a) qu'est devenue la psychanalyse ? Là encore, il faut aller chercher une phrase, apparemment banale que dit Mr ZINBERG, ou pour lui banale :

« pour le matérialisme dynamique *nouveau riche* des Etats-Unis tout est réparable. »

En effet, méconnaître la lutte des classes, ce n'est en fait que la spécification de cette situation générale dont la société américaine, que la société américaine s'est donnée pour fin de réaliser et qui porte ce nom, inscrit dans sa constitution, la poursuite du bonheur.
Poursuivre le bonheur, poursuivre l'adéquation de l'homme à son milieu, poursuivre l'adaptation, c'est peut-être cela l'utopie, c'est en tout cas ce qui demande essentiellement le leurre, ce leurre qui est la fonction de l'objet(a), ce leurre qui permet le réparable, qui permet la complétude. Il semble que ce soit la psychanalyse qui soit venue à le supporter en Amérique et c'est ce qui s'avoue dans cet article. Alors, vous comprenez la mort de la psychanalyse qui ne vient que de son inversion. Il y a en Amérique, une inversion de la psychanalyse. S'il est vrai que la psychanalyse n'est possible que soumise à l'irréparable, si la psychanalyse n'est possible que si son terme - si tant est que ce mot ait un sens - que si son terme est l'assomption de l'irréparable qui porte le nom dans l'algèbre LACANienne du manque à être. Comment s'étonner dès lors, du désarroi du psychanalyste ? Quant à quoi ? quant à son désir !

C'est encore ce qu'on peut lire chez Mr Norman ZINBERG :

« les psychanalystes ont une sorte de problème d'identité à l'égard de leur travail. Leur but principal est-il d'essayer d'améliorer l'état de santé de l'humanité quelle qu'en soit la signification conceptuelle, utilisent-ils au contraire, une technique, un outil de recherche qui permet d'étudier le mécanisme de l'esprit, ou bien construisent-ils, au moyen de leur expérience quotidienne, une large théorie psychologique destinée à expliquer à la fois la santé et la maladie ? »

La question c'est : qu'est-ce que veut le psychanalyste, de ce vouloir singulier qui est celui du désir ? Quel est le désir de l'analyste ? et nous savons depuis longtemps que ça n'est qu'une seule et même question avec celle-ci : quelle science est la psychanalyse ?
Après un tableau de la psychanalyse en Amérique, il en manquerait un autre, mais il ne serait pas très fourni, celui de la psychanalyse dans le camp socialiste. Alors, je ne vous ferai pas ce tableau parce que j'en ignore tout. Je me bornerai à citer une phrase de Jacques LACAN extraite d'un séminaire de l'année 1955-56 - je n'ai pas de référence plus précise - où Jacques LACAN disait :

« nous trouvons justifiée la prévention que la psychanalyse rencontre à l'Est ».

Oui, sans doute, Jacques LACAN avait raison, plutôt pas de psychanalyse que cette psychanalyse là, cette psychanalyse pestiférée. Mais nous, les lacaniens, les analystes lacaniens, vous devez savoir et sans doute vous savez, que vous êtes les gardiens de la vérité restituée de Freud, gardiens d'autant plus précieux que vous êtes peu nombreux.
Mr Norman ZINBERG vous promet à vous tous que les plus belles années de la psychanalyse sont encore à venir, il vous dit au début de son article :

« Certains signes indiquent que l'influence de la psychanalyse en Amérique a atteint son apogée et peut-être même commencé à décliner alors qu'en Europe et au Japon sa vogue ne fait sans doute que commencer. »

Il s'explicite en disant :

« une classe moyenne et prospère, en Europe occidentale et au Japon, une classe moyenne et prospère et inévitablement matérialiste rompant avec la société traditionnelle commence à s'intéresser à la psychanalyse. »

Lui-même, à la fin de son article, vous met en garde.

« Il est difficile d'être patient -(il s'adresse aux Américains)- mais peut-être par notre exemple, pourrons-nous un jour aider les instituts psychanalytiques bourgeonnant d'Europe et du Japon à éviter nos erreurs et à épargner à leur pays tant de mauvaises plaisanteries. »

Cette tâche, vous savez que c'est la vôtre et que c'est à cette tâche que vous destine Jacques LACAN. Vous voyez, annoncée par Norman ZINBERG, que ce qu'on pourrait appeler une civilisation de cadres se prépare dans les pays impérialistes. Autrement dit, vous devez garder la conscience que vous êtes un bastion, c'est-à-dire, que vous êtes assiégés. Mais si ceci peut vous rassurer, ne savons-nous pas tous que les théories des Américains, comme leurs bombes ne sont après tout que des tigres de papier.

LACAN

Qu'est-ce qu'on peut entendre ! Bon, c'est bien. Je ne peux, bien entendu, m'inscrire, même un seul instant, pour tempérer ces appels, mon Dieu, à ceux que justement, dont je ne peux pas prévoir ce qu'ils feront de ce que je leur ai apporté au cours d'années

qui sont maintenant déjà longues et qui commencent sérieusement à s'étager dans le passé.
Je voudrais que cet article, de même que tout à l'heure ce petit roman dont on vous a parlé, que cet article dans Diogène, vous en preniez connaissance. Il a vraiment un grand intérêt documentaire simplement par - quelles que soient les limites en effet qu'on peut discerner dans certains des propos de son auteur - par une très grande information, manifestement c'est quelqu'un qui est, très très près du milieu analytique le plus consistant et nommément par exemple tout près de l'exécutif, dont le dernier représentant, Mr Maxwell KILELSON maintenant défunt, est cité dans cet article et justement pour la façon dont il tenait le gouvernail de cette barque singulièrement engagée, dans une certaine aventure.
Je crois que l'intérêt - qu'il y a pour vous qui voulez bien depuis des temps divers, plus ou moins longs, suivre mon enseignement et faire foi à ma parole - l'intérêt est dans un compte-rendu qui est vraiment très objectif de vous apercevoir comment se pose, pour quelqu'un qui essaie sincèrement de la situer, d'en faire le bilan, comment se pose la question de ce que c'est réellement que l'analyse. Et je pense que ça a son intérêt même tout à fait indépendamment de tels ou tels excès qui sont dénoncés et qui sont toujours tellement plus sensibles quand on est sur les lieux, n'est ce pas, un certain style.
Je me souviens de la façon dont je venais, plus ou moins vraiment horripilé, non pas horrifié, des gens qui n'avaient eu autre chose que l'information que je leur avais donnée pour leur première visite là-bas, de ce qu'on en faisait, bien sûr d'une façon courante, d'une façon moyenne, ambiante, comme on dit, de voir tout de même ceci, je pense que pour la moyenne de mes auditeurs je me limiterai à attendre de la lecture de cet article ceci que je ne demande pas qu'on me rende comme un point, un hommage, mais de savoir qu'une certaine façon de poser les problèmes doit pour tous, et nommément et spécialement pour ceux qui sont, ici, des analystes, rendre la manoeuvre de leur fonction ou la façon dont ils la pensent, littéralement plus respirable.

Déjà n'aurais-je eu que ce rôle et cette fonction que je ne pense pas qu'ils seraient négligeables et que le fait de rendre une certaine vie mentale possible, qui ne s'engage pas dans un certain nombre d'impasses ou de fausses antinomies par exemple ce biologisme opposé à un prétendu culturalisme, dont on sait que c'est précisément ce qu'il peut y avoir de plus discutable dans les développements, - je parle du culturalisme - dans les développements aux Etats-Unis de la psychanalyse, c'est une chose qui est tout à fait rendue sensible très sensible par cet article. Dans ce que je vous ai enseigné, ou que je continue de vous enseigner, disons qu'il est nécessaire que je le pousse toujours en quelque sorte plus avant, je veux dire, que si par exemple je vous avais donné quelque chose qui peut correspondre à l'ouvrage que je finirai bien de vous donner un jour, si je l'avais donné au moment du rapport de Rome, et je ne l'ai pas fait, très intentionnellement, vous y verriez maintenant des choses, mon Dieu, dont je ne peux même pas dire que j'ai à le mettre à l'actif de ce que j'ai pu propager, même en admettant que, du petit cercle auquel je me suis toujours très particulièrement consacré, des ondes soient venues ailleurs qu'il est trop facile de voir dans des échos : un écho n'est pas toujours l'écho du bruit qu'on fait, les échos viennent d'ailleurs et pour tout dire, maintenant, même des bureaux de peinture culturelle dont s'assaisonnent les complexes de la bourgeoisie depuis la fin de la dernière guerre, ces bureaux retentissent depuis quelques années, à employer, d'une façon plus ou moins pertinente, le terme de signifiant, je n'irai pas à m'en faire le mérite, simplement disons que j'ai permis à des gens, à un milieu, qui est le milieu médical dont, en matière scientifique, on ne peut pas dire qu'il se distingue toujours par le fait d'être spécialement en avance, disons que je l'ai averti à temps qu'il existait des choses ailleurs du côté de la linguistique dont ils devaient quand même faire état s'ils voulaient être à la page. Tout ça c'est le côté caduc, si on peut dire, de ce que ça me donne, pourtant, pas moins de mal pour autant.

Si j'ai maintenu un milieu, disons, dans une atmosphère suffisante, du point de vue de ce que j'ai appelé tout à l'heure et très intentionnellement, la dimension du respirable, il est bien sûr que ceci, c'est le côté le plus contingent, celui qui, mon Dieu, avec le temps, n'intéressera plus que des gens qui font la petite histoire de l'époque. Il est bien sûr que ce qui est important ce sont les arêtes, le nerf d'une certaine construction qui, elle, est venue lentement au jour, dans la mesure où j'ai cru pouvoir le soutenir, d'exemples qualifiés, d'une orientation de l'expérience déterminée, de quelque chose qu'il n'est pas facile de faire passer au premier rang des préoccupations, des premiers plans de certains forums où les choses sont discutées en connaissance de cause et que ce que j'ai pu détacher de cet usage a évidemment des allures plus difficiles, et que ce n'est pas non plus aisément que se diffuse justement telle ou telle chose que je ne peux désigner par les lettres d'une algèbre. Là est la pointe, là est l'efficace, du travail à quoi je convoque ceux qui veulent bien entendre ce que je dis non pas comme une agréable musique, faite pour recevoir de loin, de près ou d'ailleurs, des échos, mais comme quelque chose qui demande un effort pratique et une mise en exercice de cette pratique de la théorie dont il s'agit dans mon discours.

Que nul ne s'alarme au reste de ce qui a pu être dit ici - d'ailleurs, uniquement nous supportant d'un texte, américain lui-même - de ce qui a pu être dit ici des chances, toujours si difficiles à mesurer, des détours aussi que nous pouvons attendre, quant à l'avenir de ce qui se passe aux Amériques.

Pour moi qui n'ai pas eu jusqu'ici, mon Dieu, le temps ni le loisir d'aller y voir sur place comment se mène le jeu, encore que tel ou tel, je dirai, m'y représente, d'une certaine façon et que j'ai, mon Dieu, aussi la surprise de voir que tel ou tel que je ne prévoyais pas, s'intéresse à ce que j'écris.

Je pense pour moi, qu'à la vérité tout peut se faire entendre aux Amériques et qu'à partir du moment où on s'en donnera la peine, même la doctrine que vous avez la bonté, la gentillesse d'appeler lacanienne, peut, elle aussi un jour, y trouver ses

menus effets et qu'elle n'est pas condamnée pour autant à y subir les effets d'une mystérieuse peste à laquelle il ne faut pas non plus tomber dans le travers d'accorder une consistance trop essentielle. De tout ceci, ce sont les années qui viendront qui nous rendront compte.

Vous avez, cette année, bien voulu me soutenir de votre zèle, de votre présence et de votre amitié, laissez-moi, avant de vous souhaiter bonnes vacances, vous en remercier.